



Gérard Noiret

Le calque a bougé

Avec ses réclames Dubonnet d'un bleu délavé et ses immeubles soutenus par des étais, la rue avait dû voir Baudelaire tirant sa charrette de meubles et René Hardellet en quête d'une cité dans la cité. Xavier était médusé. Comment cet îlot avait-il survécu au quadrillage haussmannien, aux travaux d'assainissement et aux spéculations immobilières ? Il vérifia l'adresse indiquée sur le papier kraft et marcha jusqu'au 52bis, une porte cochère encadrée de cariatides détériorées. L'immeuble fissuré s'élevait sur deux étages. Les pavés arrondis dataient d'un bon siècle. Au-dessus d'un rang de poubelles, des vis déchaussées fixaient au mur pouilleux des boîtes à lettres impeccablement repeintes.

– Vous désirez ?

– Madame Santos Velasquez.

Une femme d'âge indéterminé, le type indien très marqué, s'essuyait les mains sur un tablier à rayures. Elle s'adoucit, sensible au visage anguleux, au blouson en croûte de cuir vert foncé, au foulard en soie, aux bottines cirées.

– Vous lui voulez quoi à Madame Santos Velasquez ?

– J'apporte un exemplaire du livre de son mari.

– Au moins, vous êtes ponctuel.

– Et vous, vous êtes ?

– La gardienne de... cette ruche !

Des murs en brique encadraient une cour intérieure arborée. Des cerisiers en fleurs et du linge suspendu à un fil dissimulaient une longère qui occupait la largeur du terrain.

– Je vous précède.

Des pierres plates enfoncées entre des parcelles méticuleusement bêchées menaient à la dépendance.

– Méfiez-vous de la marche du milieu. Un moellon est descellé.

Un long couloir desservait plusieurs appartements. Dans l'un deux, un virtuose répétait des gammes. Une isolation de qualité supprimait les nuisances sonores. La concierge frappa sur le blindage de la porte du fond, selon un code.

– Gabriela... c'est votre rendez-vous...

Xavier plaqua son paquet contre sa hanche. Le cœur battant. Les amateurs maniaques propriétaires de collections d'incunables enfermées dans des chambres fortes, les mécènes possesseurs de véritables musées, les artistes prompts à confier un chef d'œuvre rangé parmi des esquisses le fascinaient. Leur fréquentation frôlait l'addiction. Lorsque l'atelier de fabrication l'avait prévenu, il avait insisté pour effectuer la livraison sans délai. Après celles d'Asturias et de Neruda, l'œuvre de José Santos Velasquez l'envoûtait.

– Ménagez-la, elle est fragile.

Avant qu'il ait pu répondre, à hauteur de sa poitrine, un visage au front barré par un bandeau, aux rides imperceptibles, lui sourit.

– Entrez, Monsieur. Entrez.

– Bonjour. Je vous apporte...

– Hâtez-vous que je les touche !

Vêtue d'une robe aux tons roses, la vieille jeune femme conduisit Xavier dans une antichambre littéralement tapissée d'ouvrages reliés plein cuir, puis dans un studio, à la moquette épaisse, aux rideaux tirés, qui s'articulait avec une cuisine et des toilettes dépourvues de porte. Une pléiade de bougies d'anniversaire projetaient leurs lueurs sur des statues mayas disposées en arc-de-cercle. À gauche, un portrait en pied de deux mètres dominait une table où le couvert était mis. Il faisait face à un secrétaire en bois précieux et à un portrait de dimensions plus modestes. Les deux peintures représentaient le même personnage, imposant, sûr de son autorité. Xavier déballa son trésor et posa les contrats et le coffret en métal repoussé sur un lit rehaussé de coussins.

– Voilà. Dix odes inédites et manuscrites de votre mari, enrichies de cinq dessins originaux de Balthus, l'ensemble tiré en sérigraphie d'art à 30 exemplaires numérotés et signés.

– Oh mon dieu, ses poèmes ! J'en suis toute émue. Ses enfants m'ont tout volé. Les droits d'auteur, les autographes, les manuscrits enluminés. Ils me traitent de folle dangereuse ! Voulez-vous que je vous débarrasse ?

L'épaisseur de culture que supposait la voix et la gracilité du corps que moulait la robe agrémentée de dorures compensaient ce qu'il y avait de déplaisant dans le caractère affecté de certaines formulations.

– Oh que cela m'est précieux ! José accordait un soin extrême au choix des papiers. Il les palpait. Il examinait leur grain. Il les flairait. Il adorait trancher ses livres et les couvrir. Qu'y-a-t-il de plus infect que l'actuel massicotage ? Lorsqu'il a été nommé ambassadeur à Paris, il a contacté Guy Levis Mano, un de ses fervents lecteurs. Soit on adore, soit on déteste la littérature de mon mari. Vous avez fréquenté Guy ?

– Je n'ai pas eu cet honneur.

– Oui, vous êtes trop jeune. Son imprimerie était une mine d'or. Il adorait la littérature espagnole, les poètes d'Amérique latine. José lui a acheté des merveilles : Garcia Lorca, l'anthologie de la poésie mexicaine, Lope de Vega... Il les a portés aux plus célèbres relieurs. Mais je parle, je parle... C'est une telle souffrance de vivre seule ! Remarquez, Francesca est un ange. Elle s'occupe des courses, de l'entretien, du jardin. Cet endroit est une vraie...

– Ruche.

– Oui, une vraie ruche ! Ce n'est pas la végétation du Guatemala, cependant quel plaisir ! J'ai pour voisins un concertiste et un philosophe. José m'a acheté l'appartement en me disant : « *Tu seras à l'abri !* ». Il ne croyait pas si bien dire. Je ne vois plus et je dois me cacher, suite à une agression. Au Brésil, je me promenais en compagnie de mes frères quand des nervis de la *Compagnie des Bananes* ont fait irruption et m'ont frappée.

– Je vous étale les tirages ?

– Merci d'être prévenant. Il s'agit d'extraits des *Dieux de la Cordillère*, un texte de jeunesse... Je sens que l'ensemble est parfait. Oui parfait. D'avoir confié les originaux au Conservateur du *Musée d'Art Amérindien* m'a empêchée de dormir une semaine... Je pourrais vous les réciter. Mon père était en poste à Buenos Aires. J'ai rencontré José à l'ambassade. Il m'invitait dans un café chic et me lisait ses poèmes. Il en soulignait chaque nuance... Mais vous devez avoir faim. Passons à table. Je vous ai cuisiné le menu qu'adorait José... Prenez cette chaise. J'apporte les plats.

– Excusez-moi, Madame. Je dois rentrer.

– Vous me priveriez de ce plaisir ?

Protester était inutile. D'ailleurs Xavier exagérait. Personne ne l'attendait, il avait juste à

lire une étude sur la figuration contemporaine. L'unique problème était celui du stationnement payant. Et encore ! Au cas, son chef comprendrait aisément et la maison d'édition réglerait l'amende. Xavier déplia sa serviette et admira en connaisseur le service en porcelaine, les couverts en argent et les verres en cristal. Ses compliments furent appréciés avec un contentement évident.

– José adorait le chile. Je le prépare peut-être mieux que sa mère.

Grâce à des tâtonnements furtifs, Gabriela Santos Velasquez servit sans heurter les chandeliers et la cruche ouvragée disposés entre les assiettes.

– Il m'aimait tant ! Il abominait la plus minime séparation. L'idée de me perdre de vue l'insupportait ! Vous n'avez pas soif ?

Pris en défaut, Xavier s'exécuta. Au-dessus de lui, l'ancien maître des lieux surveillait le repas. Le bord inférieur de l'encadrement descendait sous la nappe. L'extrémité supérieure, elle, atteignait le plafond. José Santos Velasquez, de trois-quarts, portait un costume sombre et une cravate rouge. La main gauche à plat sur un guéridon, songeur ou ironique, peut-être calculateur. Il avait une tête disproportionnée. Ses yeux globuleux entourés de lourdes paupières et de poches gonflées, son nez et ses lèvres épaisses lui composaient une présence de divinité marine. Incommodante. À mesure que se développait ce qui se résumait à un monologue, le défunt semblait changer de regard et formuler un impératif. Après le café, bu dans des tasses d'une exceptionnelle finesse, la belle Gabriela conduisit Xavier sur le lit.

– Oh, à mon âge, vous ne craignez rien. Laissez-moi caresser votre visage... Oui, vous devez être beau.

Durant le récit qui suivit, aucune suspension de voix ne lui fournit l'opportunité de répondre ou d'interrompre une des phrases prononcées avec précipitation. L'esprit à distance, il maintint l'apparence d'un interlocuteur intéressé. La teneur du vouvoiement s'étant modifiée, il eut la conviction que Gabriela s'adressait à travers lui à José Santos Velasquez. Elle continuait de l'aimer. Elle lui relatait des épisodes de sa vie solitaire. Les expressions, « *cher ami* », « *vous savez comme c'est...* », étaient de pure rhétorique, elles entretenaient une fausse apparence. Xavier était un intermédiaire, un médium. Les doigts dans les mains de Gabriela Santos Velasquez, il s'efforça de penser à autre chose... Au studio récemment acheté à proximité de la station du RER à Arcueil... À ses années, stériles et désespérantes, dans une boîte d'intérim... À ses péripéties amoureuses... À cette minute décisive où deux ans auparavant, dans un entrepôt de stockage de barres métalliques, il avait osé s'approcher d'un ingénieur au collier de barbe impeccablement taillé, ressemblant trait pour trait à Paul-Jean Toulet. Comment avait-il eu l'inconscience de lui demander s'il était de la famille du poète ? Son interlocuteur en avait perdu la parole ! Quelques repas plus tard, il avait accompagné Xavier dans les bureaux de la maison d'édition....

– Dieu qu'il était élégant ! Avant notre mariage, il était... attifé ! J'en ai fait un des hommes les plus élégants du monde !

Gabriela Santos Velasquez, debout, désignait du doigt le mur. Des punaises de couleur fixaient une pléiade de photos qui montraient les Santos Velasquez dans des circonstances exceptionnelles. L'une immortalisait une réception somptueuse. Sous les lustres en cristal, dans une vaste salle abondamment fleurie, des hommes en smoking accompagnés de femmes en robe d'apparat applaudissaient un lauréat très digne entre des officiels.

– C'est José et moi, lors de la cérémonie du prix Nobel de Miguel Angel. Au cours de cette réception, j'ai valsé avec le Roi de Suède... Mais je bavarde, je bavarde. Il est tard,

et moi qui vous retiens ! Voilà votre veste...Vous avez été parfait. Je veillerai à ce que l'on sache combien je suis satisfaite.

Xavier était-il véritablement remercié ou, au contraire, congédié comme jamais il ne l'avait été ? Il préserva ses illusions et esquissa un baisemain. On ne pouvait en vouloir à cette veuve habitée par l'amour, cette recluse hier courtisée par les princes. Les flammes minuscules, les statues mayas et le dieu marin le saluèrent.

Derrière la porte, le virtuose répétait inlassablement ses gammes. Xavier, qui songeait à José Santos Velasquez, à l'être exceptionnel qu'il avait dû être pour continuer à susciter des années après sa mort un tel amour, crut reconnaître du Brahms. Entre les pruniers et les cerisiers, il s'attendit à voir apparaître la vigilante Francesca. Elle ne se manifesta pas. Le méprisait-elle maintenant qu'il avait tenu... son rôle ? Sous le porche, Xavier réalisa avoir laissé les documents administratifs. Il n'imagina pas – « *Vous avez été parfait* » – revenir sur ses pas. Il avait l'impression d'avoir existé quelques heures sur un calque dont les tracés ne correspondaient pas aux contours de la réalité. La camionnette de l'entreprise était garée en face d'une boucherie dont la tête de cheval aurifiée brillait au soleil. Sur le pare-brise, un des essuie-glaces maintenait un ticket de stationnement.

Gérard Noiret, né en 1948, a travaillé dans différentes usines avant de devenir animateur en 1972. Il a mené de front, jusqu'en 2003, un travail social et l'activité littéraire. Il a rejoint *La Quinzaine Littéraire* en 1980, où il a publié de nombreuses chroniques sur des livres de poésie. Parmi ses derniers recueils de poésie : *Pris dans les choses* (Obsidiane, 2003), *Atlantides* (Action Poétique, 2008) et *Autoportrait au soleil couchant* (Obsidiane, 2011, Prix Max-Jacob).